

LE DERNIER «HOURRA» DE PIERRE TRUDEAU

*Deux historiens canadiens déclarent, au sujet de
l'«Initiative de paix» de 1983, qu'elle ne tenait pas debout
et qu'elle était condamnée d'avance.*

PAR J. L. GRANATSTEIN ET ROBERT BOTHWELL

VERS LA FIN DE L'ANNÉE 1983, LE PUBLIC ET LE GOUVERNEMENT AMÉRICAINS étaient d'humeur particulièrement chauvine. De l'invasion de la Grenade (quoique que la mise en oeuvre militaire en ait été sabotée), on avait fait un hymne aux forces armées, au patriotisme et aux valeurs américaines traditionnelles. Les tam-tams de la propagande retentissaient furieusement pour monter en épingle les vertus de l'Initiative de défense stratégique («Guerre des étoiles»), annoncée par le président Reagan (sans qu'il eût consulté ses alliés, ni même le Département d'État) dans un discours télévisé prononcé en mars 1983; l'IDS avait pour but de mettre l'Amérique complètement à l'abri d'une attaque nucléaire. En Occident, ils n'ont été que quelques-uns à prendre l'IDS au sérieux, mais les Soviétiques, par contre, en ont été très inquiets. À Washington, le président continuait de faire très bonne figure dans les sondages d'opinion publique, et un grand nombre de ses conseillers restaient fermement convaincus qu'il fallait faire la chasse aux communistes; quant à Trudeau, tenant de la théorie de l'équidistance canadienne, il était inévitablement considéré comme ayant, à l'égard des Soviétiques, une position étrangement «molle». Un représentant du Pentagone a dit qu'en entendant parler de l'initiative canadienne pour la première fois, il avait répondu : «C'est Trudeau qui recommence. Mais à quoi bon s'en faire, avait-il ajouté, puisque Trudeau n'a aucune influence.» Un membre du *National Security Council* a souligné que «l'on n'avait aucunement l'intention, ici, de donner plus d'influence à Trudeau». Et Lawrence Eagleburger, dignitaire qui se classait au troisième rang de la hiérarchie au Département d'État, avait indiqué, à l'occasion d'un dîner privé organisé une semaine avant l'arrivée de Trudeau à Washington, que les efforts de pacification déployés par le Canadien s'apparentaient à ceux d'un gauchiste camé. Dans la mesure où elle venait d'un des dignitaires prétendument plus «pro-canadiens» que les autres au Département d'État, la gifle n'en était que plus cinglante et outrageuse.

EN DES CIRCONSTANCES AUSSI PEU FAVORABLES, LA FAÇON DONT TRUDEAU ALLAIT présenter son argument à Reagan était évidemment déterminante. Certains conseillers du premier ministre tenaient absolument à ce qu'il reprenne exactement les termes qu'il avait employés pour parler aux autres dirigeants. Mais l'ambassadeur du Canada à Washington, M. Allan Gotlieb, exhorta Trudeau à s'adresser directement et personnellement à Reagan, sur un ton très digne. Le premier ministre a accepté, et il s'en est bien tiré. Comme l'ont rapporté les Gwyn (Richard et Sandra) en «reconstituant» les faits dans le *Saturday Night* en mai 1984, Trudeau aurait déclaré : «Monsieur le président, vos intentions sont bonnes, et je les partage entièrement. Vous êtes un homme de paix. Vous voulez rétablir la paix par la force. Grâce à vos politiques, les États-Unis ont retrouvé leur puissance et leur assurance. Mais, Monsieur le président, votre message ne passe pas. Les gens pensent que vous voulez la force pour la force et que vous êtes prêt à accepter les risques de la guerre. Il faut que cela change. Vous devez faire comprendre aux gens quelles sont vos véritables convictions.» Si la démarche n'a pas offensé Reagan, elle a choqué au moins un autre Américain présent, qui a rappelé que Trudeau «avait été condescendant en créant l'impression que le président ne connaissait rien aux affaires internationales». En fait, «cette heure a servi à Trudeau de leçon sur les relations entre les superpuissances. Après cela, nous n'avons plus beaucoup entendu parler de l'initiative.»

À l'issue de sa réunion à la Maison-Blanche avec Trudeau, Reagan lui a souhaité «Bonne chance», ce que de nombreux Canadiens ont jugé non seulement expéditif et condescendant, mais aussi révélateur de l'influence du Canada et de son premier ministre. Le Canadien était suffisamment im-

portant pour être traité poliment, mais pas son message. Toujours est-il que, pour une raison ou pour une autre, le ton du discours militant du président américain s'est un peu calmé au cours des quelques semaines qui ont suivi, et Trudeau, comme les autres Canadiens, ont vu dans cette accalmie un résultat positif de la visite du premier ministre. Même certains dignitaires canadiens à Washington, croyant que l'initiative n'était rien d'autre que «l'expression d'une folie locale à laquelle les Canadiens sont sujets», ont pensé que Trudeau avait effectivement refroidi l'ardeur anti-communiste du président.

L'INITIATIVE TRUDEAU A CONNU UNE PAUSE D'UN MOIS PENDANT LES VACANCES de Noël et du Nouvel An. Vers la mi-janvier, le premier ministre a rencontré le Secrétaire général de l'ONU, M. Pérez de Cuéllar, pour le prier instamment de convoquer une réunion des cinq puissances nucléaires, mais en vain. Plus tard dans le courant du même mois, Andropov étant toujours trop malade pour recevoir des visiteurs, Trudeau a repris la route une fois de plus, en direction cette fois de l'Europe de l'Est. Peut-être que les pays satellites, dont on savait qu'ils étaient troublés par le déploiement sur leur territoire de missiles soviétiques et par la lenteur des négociations entre Moscou et Washington, auraient une plus grande marge de manoeuvre si la direction soviétique était paralysée (c'est du moins ainsi que Trudeau voyait les choses, disait-on). Telle était du moins la raison des visites en Tchécoslovaquie, en Allemagne de l'Est et en Roumanie, surtout que l'URSS avait choisi les deux premiers pays pour y installer des missiles SS-20 à portée intermédiaire. Les Tchèques ont qualifié l'initiative d'«utile et de bienvenue», mais ils ont reproché aux Américains d'avoir déployé des missiles de croisière en Europe. Les Allemands de l'Est, ravis que Trudeau ait été le premier dirigeant d'un pays de l'OTAN à se rendre à Berlin-Est, ont promis leur soutien. Le président Ceausescu, de Roumanie, le plus indépendant des dirigeants des pays satellites, a salué les efforts de Trudeau en faveur de la paix, même si le premier ministre ne s'est guère écarté de la position de l'OTAN au cours de ses sept heures d'entretien avec le chef roumain à Bucarest.*

De retour à Ottawa, Trudeau a bouclé son initiative de paix – et crié victoire – à l'occasion d'un discours prononcé à la Chambre des communes le 9 février. Il en a profité pour énoncer «dix principes de l'établissement d'un lien commun entre l'Est et l'Ouest», un nouveau décalogue concocté par Ivan Head, alors président du Centre de recherches pour le développement international. Le premier ministre a répété que son objectif était resté le même, celui qu'il avait annoncé à Guelph, en octobre de l'année précédente : renverser la tendance et éviter la crise. Il estimait que l'on avait fait certains progrès : Reagan avait tempéré ses propos, les Soviétiques étaient revenus à la table des négociations sur les réductions mutuelles et équilibrées des forces (MBFR), et Shultz et Gromyko s'étaient réunis à Stockholm. Quoiqu'il en soit, Trudeau a conclu sur la note la plus optimiste qui soit en disant que «le Canada et les Canadiens ... avaient vu la crise, agi et pris des risques, qu'ils avaient été fidèles à leurs amis et ouverts face à leurs ennemis, qu'ils avaient vécu conformément à leurs idéaux et qu'ils avaient fait leur possible pour écarter le spectre de la guerre». Le chef de l'opposition, M. Brian Mulroney, et le chef du NPD, M. Ed Broadbent, ont tous deux souscrit à l'initiative du premier ministre, ce qui montrait à quel point Trudeau s'était gagné, par ses efforts, la faveur populaire au Canada.

* La Roumanie a traversé en 1984 (et après) une crise économique, ponctuée de pénuries de nourriture et d'électricité, et elle était dirigée par une équipe qui se gargarisait d'éloges. À l'époque, la plaisanterie qu'on entendait souvent en Roumanie était la suivante : quel point commun y a-t-il entre les Roumains et les pingouins ? Les uns et les autres vivent au froid, ne mangent pas de viande et applaudissent tout les temps.